

Un grand peintre paysagiste du Mantois : Chintreuil

Par Armand DECOUR

Antoine Chintreuil est né le 15 mai 1814 à Pont-de-Vaux, petite ville de la Bresse, dans l'Ain, située non loin de la Saône. Sa famille, jadis dans l'aisance, avait eu des revers. Son père était chapelier. Sa mère, femme instruite et intelligente, avait ouvert un pensionnat de petites filles[?]. Elle donna elle-même à son jeune fils sa première éducation. Quand il fut plus grand il fut mis au collège de Pont-de-Vaux. Il manifesta de bonne heure le goût du dessin. Un vieil ami de la famille, peintre amateur, lui donna les premières leçons.

Après la mort de sa mère, survenue en 1832, et qui amena la fermeture du pensionnat et mit la gêne dans le ménage, Chintreuil obtint de rester au collège comme maître de dessin. Deux ans après il passa maître d'étude au collège de Mâcon. Mais voyant que cette situation ne le mènerait à rien, il revint à Pont-de-Vaux, bien décidé à se consacrer au dessin et à la peinture. Malheureusement il lui manquait une initiation véritable. L'art ne s'improvise pas, il faut connaître l'ABC du métier, les règles éprouvées. À son insu, l'aspirant artiste s'engagea mal dans le difficile art de peindre.

Sa grand'mère maternelle étant décédée en lui laissant un modeste héritage, il l'abandonna à son vieux père, sauf 300 écus. C'est muni de cette somme qu'il quitta définitivement la Bresse pour tenter sa chance à Paris. C'était en octobre 1838 et il avait vingt-quatre ans.

*
**

À Paris, le jeune Chintreuil trouva presque malgré lui une place de commis libraire. Un de ses collègues, Fleury, connu plus tard comme écrivain d'art sous le nom de Champfleury, l'initia à la vie de la jeunesse artistique et intellectuelle de la capitale, jeunesse plus riche d'ambition et

Cette communication, proposée sous ce format par le site *Mantes histoire*, fut présentée lors de la séance des Amis du Mantois du 06/11/1963, puis publiée sous cette référence :

DECOUR (Armand), *Le brigandage dans le Vexin pendant la période révolutionnaire*. Le Mantois 14 — 1963 : Bulletin de la Société «Les Amis du Mantois» (nouvelle série). Mantes-la-Jolie, Imprimerie Mantaise, 1963, p. 24-35.

[?] Il est fils de Georges Bernard Claude Barthélémy Chintreuil (1776-1844) et Suzanne Claret (1788-1832). [NDÉ]

d'illusions que d'argent. C'est ainsi que le nouveau Parisien fit la connaissance des aînés des frères Desbrosses, Jean-Gabriel, qui donnait des espérances comme sculpteur, mais qui mourut jeune à l'hôpital, en 1844, et Léopold, né en 1821, qui a laissé un nom comme peintre et surtout comme graveur. Chintreuil, qui avait perdu sa place et avait décidé de se consacrer désormais uniquement à la peinture, les rejoignit quelque temps dans leur atelier, puis trouva une mansarde rue de Seine.

Dépourvu de toutes ressources, s'obstinant néanmoins dans sa vocation, Chintreuil a connu, surtout pendant les dix premières années de son séjour à Paris, toutes les misères de la vie d'artiste. Il était soutenu par sa foi en son idéal, par sa croyance en son talent, et il a fini par triompher, mais ses privations ont été telles qu'elles devaient altérer sa santé.

Le jeune peintre travaillait avec acharnement à perfectionner sa technique, à assouplir sa main, à réaliser des œuvres valables. Le grand peintre Corot lui donna de judicieux conseils que le néophyte eut la sagesse de suivre. Mais si Chintreuil s'exerça sur des liasses d'études de Corot, il ne travailla pas dans son atelier sous sa direction, et, contrairement à ce qu'on a écrit, il ne fut donc pas son élève. Le grand mérite de Corot, c'est qu'il a fait découvrir à Chintreuil sa vocation véritable, celle d'être un peintre paysagiste.

Chintreuil trouva aussi un protecteur en Béranger, l'illustre chansonnier, qui plus d'une fois lui vint en aide dans des moments critiques.

En 1843 et 1844, Chintreuil présenta quelques toiles au Salon annuel de peinture, mais elles furent refusées. Les Galeries Bonne-Nouvelle les accueillirent.

Enfin, en 1847, Chintreuil est admis au Salon avec un paysage de la Butte Montmartre. Béranger multiplie les démarches en faveur des œuvres de son protégé, et elles sont parfois couronnées de succès. L'Administration lui achète aussi quelques tableaux. Le carcan de la misère se desserre enfin sur le peintre.

1848 fut une année de troubles à Paris, mais Chintreuil, tout à son art, ne s'en émut pas.

Les frères Desbrosses avaient un jeune frère, Jean-Alfred, né à Paris, le 28 mai 1835. Son père le plaça en 1848 comme apprenti tapissier, mais dès l'année suivante, se sentant lui aussi une vocation artistique impérieuse (il avait quatorze ans!) il s'enfuit et se réfugia chez Chintreuil. En vain celui-

ci lui dit-il qu'il n'avait que la moitié de sa misère à lui offrir, rien n'y fit et il dut le garder.

Jamais plus ces deux êtres ne devaient se quitter. La mort seule devait les séparer, et seulement pour un temps.

*

**

Quand Chintreuil eut découvert sa vocation de paysagiste, il prit ses modèles à Paris même ou dans la proche banlieue, alors moins peuplée d'usines et de bidonvilles qu'aujourd'hui. Mais ce n'était pas encore la vraie campagne. Aussi notre nouveau paysagiste en quête de paysages poussa plus loin, il alla chercher ses sources d'inspiration et ses modèles dans les campagnes de l'Île-de-France. Ayant découvert un coin qui lui plut particulièrement, Igny, dans la vallée de la Bièvre, il s'y installa et prit pension dans l'auberge du père Decourt. Il loua par la suite un petit logement avec jardin. Désormais, tous les étés, il venait s'établir là avec son inséparable Jean. Là, c'était le calme, le repos, la possibilité de suivre aussi bien les premiers rayons de l'aurore que les derniers feux du crépuscule. Et pour ce qui était du paysage, il n'y avait que l'embarras du choix.

D'autres jeunes peintres, ses amis, aussi pauvres que lui pour la plupart, mais tous également tourmentés du démon du pinceau, ne tardèrent pas à lui rendre visite, et même à s'installer plus ou moins à ses dépens. Le jardin fut mis à contribution, et ce fut le triomphe de la cuisine sans beurre et des menus végétariens.

C'est ainsi que Chintreuil vint s'établir pour sept ans dans ce coin d'Île-de-France, dont les paysages adoucis lui rappelaient sans doute sa Bresse natale. Champs cultivés, prairies, bosquet, taillis, coteaux, vallée, rivière lente, oui, c'était bien cela. Mais une chose pourtant changeait, combien importante: le ciel. C'est que l'Île-de-France est autrement douce, autrement brumeuse aussi. Et Chintreuil, le peintre calme à l'âme timide, se sentait à l'unisson de ces paysages, de ce climat, de ce ciel.

Le ciel de l'Île-de-France! C'est lui le sujet commun des tableaux de Chintreuil. Il les domine, il les remplit, on pourrait dire qu'il s'impose par son vide, si ce n'était tout au contraire l'extraordinaire richesse de son immatérialité. Faire passer ses aspects variés, ses reflets changeants, ses teintes sans nombre, sur la toile encore blanche, fidèlement mais cependant transposés dans l'ordre et l'harmonie par une vision suprêmement esthétique; tel a été, jusqu'à son dernier souffle, l'idéal du peintre venu

d'ailleurs et qui s'est arrêté là, dans cette province, car sa vision intérieure avait trouvé son accord avec celle de ses yeux de chair.

*
**

Mais un grand malheur allait atteindre Chintreuil. Ce n'est pas à tort qu'on l'a surnommé le peintre des brumes et des rosées. Les longues séances qu'il passait en plein air, par des temps variés, plus ou moins vêtu, parfois dès l'aube dans la rosée, et souvent s'attardant exagérément dans la fraîcheur du soir, altérèrent sa santé. Le régime déplorable de nourriture qu'il suivait ajouta certainement son effet. Il tomba gravement malade, et il fallut alors que Jean Desbrosses déploie tout le dévouement, toute la sollicitude dont il était capable, pour le soigner et le conduire à la guérison. Les médecins déconseillèrent formellement la poursuite du séjour dans la région d'Igny, et Chintreuil, dont la santé devait pendant longtemps rester délicate, et même qui ne se remit jamais complètement de ce coup dur, dut se résigner à rentrer à Paris.

La période d'Igny a été très féconde pour Chintreuil. Alors que de 1846 à 1850, à Paris, on ne signale que 33 tableaux, de 1850 à 1855, à Igny, on en signale 138. Au contact de la nature, la vraie, la manière du peintre s'est complètement renouvelée. Il a pris une plus grande assurance, ses progrès sont lents mais continus, il choisit ses sujets d'un œil plus exercé. Chaque Salon admet un ou plusieurs tableaux de lui. Une caractéristique de sa manière de peindre, c'est qu'il n'employait pas de touche.

Il est à remarquer qu'amateurs, experts, officiels, étaient quasi unanimes dans leurs critiques des œuvres du peintre. Le public aussi refusait de le comprendre. En un mot, la critique était générale. Chintreuil s'obstina pourtant dans la ligne qu'il avait choisie: peindre la nature sans artifices, mais dans sa simple et réelle beauté.

*
**

L'année suivante, 1856, Chintreuil devait aller achever sa convalescence à la campagne, mais évidemment pas dans les brouillards de la Bièvre, qui lui avaient été si funestes. Ce fut à Boves, en Picardie, que toujours suivi de son jeune élève, il passa cette année la bonne saison. Ce ne fut d'ailleurs pas pour lui une simple cure de repos, puisqu'il ne peignit pas moins d'une quinzaine de tableaux.

*
**

La situation financière de nos deux amis s'était améliorée. Ils quittèrent la mansarde de la rue de Seine, où Chintreuil avait tant souffert de la faim, et tant lutté pour dompter son pinceau rebelle, pour un bel atelier vaste et clair, également haut perché, au 47 dans la même rue. Ce devait être leur logement définitif à Paris. C'est là qu'ils reçurent quelques visiteurs illustres : Sainte-Beuve, Daubigny, Corot lui-même.

En cette année 1857, un jeune homme de Pont-de-Vaux, Aimé Martin, qui faisait ses études à la Faculté de Médecine de Paris, voulut connaître son compatriote, dont la renommée était venue jusqu'à lui. Ce devait être le commencement d'une longue amitié, et profitable à Chintreuil, car des soins de la médecine, hélas, il devait en avoir souvent besoin.

Cependant Desbrosses, qui avait maintenant vingt-deux ans, souhaitait de mieux disposer de son temps pour ses études et travaux de peintre. Mais les travaux du ménage, dont il s'était bénévolement chargé, s'y opposaient. Maintenant que la question financière ne se posait plus aussi impérieusement, peut-être serait-il plus avantageux de prendre un domestique ? Le maître était d'accord. Un jeune homme de la région de Mantes leur fut signalé comme cherchant une telle place. On s'enquit de lui. C'est ainsi que la région mantaise entra soudain dans la vie de nos deux peintres.

Ils se rendirent à la Tournelle, hameau de Septeuil, et ils furent frappés par la variété des sites environnants et la salubrité de l'endroit. D'autre part la contrée semblait inconnue des artistes. Ils louèrent une pièce dans la maison des parents de leur jeune domestique et s'établirent là pour la saison.

Un dimanche, à une vente aux enchères, à Septeuil, Desbrosses acheta un pré de 3 ares pour 36 F. Nos deux amis allèrent voir leur pré, et tout joyeux de se sentir propriétaires, ils ne purent s'empêcher d'y gambader.

Peu après, ils achetèrent à la Tournelle une maison pour 300 F, puis une pièce de terre pour en faire un jardin. La maison avait besoin de réparations. On ne dit pas si nos deux peintres firent les peintures. Mais ils se firent architectes, maçons, et remirent la maison en état.

À leur arrivée à Septeuil, les deux artistes étaient dans une situation bien différente. L'un, dépassant la quarantaine, était maître de son talent, jouissait déjà d'une certaine renommée dans le cercle de ses connaissances, était admis (quoique avec réserve) au Salon de Paris, était apprécié

de quelques connaisseurs, mais était encore ignoré ou dédaigné du public. L'autre, âgé de vingt-deux ans, cherchait encore sa voie.

Desbrosses se maria jeune, mais cela n'interrompit en aucune façon son association amicale avec Chintreuil. Tout au contraire, M^{me} Desbrosses s'occupa avec dévouement du peintre plus ou moins maladif, et celui-ci, débarrassé de tout souci ménager et soigné d'une façon constante, put se consacrer tout entier à son art.

Chintreuil ne s'est pas marié, sans doute à cause de sa pauvreté d'abord, puis de son état maladif ensuite. Le dévouement de M^{me} Desbrosses, l'amitié indéfectible de Jean, étaient heureusement là pour combler une partie du vide affectif dans la vie du peintre.

C'est un fait que Chintreuil aimait la solitude. Non qu'il fuyait vraiment la société. Il avait d'excellents amis, qu'il fréquentait volontiers et qu'il recevait avec joie. Mais il ne se sentait vraiment à l'aise que dans la grande solitude de la nature, sa compagne de toujours. Alors il communiait avec elle comme dans la compagnie d'un être aimé. Ses tableaux sont presque tous vides d'êtres humains. Lorsque par hasard il s'en trouve, c'est comme quelque chose d'accessoire, à peine esquissé dans le lointain. La nature! voilà la grande, l'unique compagne de Chintreuil, celle dont l'amour ne l'a jamais quitté, pour qui il a sacrifié sa jeunesse, sa santé, et en qui il a voulu mourir.

Devenu à force d'efforts maître de son pinceau, Chintreuil continuait inlassablement son œuvre, dans sa troisième manière, celle définitive parce qu'ayant désormais atteint la perfection. En 1861 il se voyait même attribuer une médaille d'argent, mais c'était à l'étranger, à l'Exposition de Genève.

Pendant ce temps, Jean Desbrosses se perfectionnait sous la direction de son maître. Il s'essayait maintenant à faire de vrais tableaux, valables et vendables. Mais un danger le guettait: celui d'imiter son maître, en restant bien loin derrière lui. La comparaison ne pouvait être que fâcheuse. Ainsi placé en porte-à-faux, Desbrosses s'en tira fort habilement. Puisqu'il était à la campagne, et qu'il ne voulait pas faire sa carrière en peignant des paysages dans l'imitation de son maître, il se consacra au genre des scènes villageoises. Le paysage subsistait, mais ce n'était plus qu'un arrière-fond. Et puisque Chintreuil évitait systématiquement les personnages, tout au moins en premier plan, Desbrosses pouvait choisir ses sujets en toute indépendance dans le cadre qu'il s'était tracé.

C'est au Salon de 1861, alors qu'il avait vingt-six ans, que Jean Desbrosses vit acceptée et exposée une œuvre de lui. Il s'agissait des *Porteuses d'herbes*. En 1862 il fut moins heureux, mais en 1863 ce fut *Une Paysanne à son rouet*. Désormais tous les ans, jusqu'à la mort de son maître, le Salon annuel de peinture devait présenter une ou deux œuvres de lui.

Ces scènes villageoises, et leurs sœurs qui n'ont pas eu les honneurs du Salon, ont donc été peintes dans la région de Septeuil. Les personnages qui servirent de modèles ont réellement existé. Jean Desbrosses a donc droit, lui aussi, au titre de peintre du Mantois.

Mais d'autres peintres aussi fréquentaient maintenant la région. C'étaient des amis de nos deux artistes, qui venaient leur rendre visite dans leur résidence d'été, et qui par la même occasion essayaient leurs pinceaux, dans cette région désormais à la mode. Parmi eux était Léopold Desbrosses, le frère aîné de Jean, et qui devait d'ailleurs lui survivre. On cite entre autres de lui: *Le Chemin de Flacourt*, *la Plaine de Mulcent*, *la Seine près Épône*. Peintre et graveur, il a été médaillé plusieurs fois.

C'est ainsi qu'a commencé ce qu'on a appelé l'École de Septeuil. Par la suite et jusqu'à nos jours, bien d'autres peintres, attirés par la même renommée, sont venus s'établir à Septeuil, à Courgent, et dans le voisinage.

*

**

Au Salon de 1863, Desbrosses présenta deux tableaux. L'un, *Une Paysanne à son rouet*, fut retenu, l'autre fut refusé. Chintreuil, de son côté, présenta à la Commission d'examen trois tableaux, dont *les Champs aux premières clartés* (vendu après sa mort 9 800 F or). Tous trois furent refusés. On juge de la surprise et de la peine du peintre qui, à quarante-neuf ans, se voyait l'objet d'un tel ostracisme. Desbrosses prit feu et flamme contre l'outrage fait à son maître. Il alla trouver les exclus, particulièrement nombreux cette année: «Crions, leur dit-il, ne nous laissons pas conduire à l'abattoir comme des moutons!».

Le bruit fut tel que l'autorisation fut accordée en haut-lieu d'ouvrir un autre Salon à l'intention des exclus.

Si, dans ce fameux Salon des Refusés, il y avait certes des «croûtes», il y avait aussi des pièces de valeur. Parmi elles, les trois toiles de Chintreuil, cause première de toute la querelle, dominaient nettement. Cette fois, le public ne s'y méprit pas. Chez les artistes et les intellectuels, ce ne fut aussi qu'une voix pour condamner le jugement du jury et manifester au premier des exclus la plus entière sympathie. C'est ainsi que soudain le nom

de Chintreuil éclata et fut connu de tout le monde, et que l'intérêt général se porta sur son œuvre. Désormais le peintre était entré dans la gloire. Il avait triomphé de l'incompréhension des officiels comme de l'indifférence du public.

*
**

Désormais l'existence de nos deux amis devait s'écouler paisiblement. Le seul point noir était la santé délicate du maître, qui nécessitait tant de ménagements. Mais tous les soucis étaient balayés, le moral était bon, et l'effet ne pouvait en être que bénéfique.

En 1867, Chintreuil fut enfin médaillé pour son envoi à l'Exposition Universelle. Selon Paul Mantz, cette médaille retardait de dix ans.

L'année suivante, lorsqu'il présenta *l'Ondée*, au Salon, l'admiration fut générale.

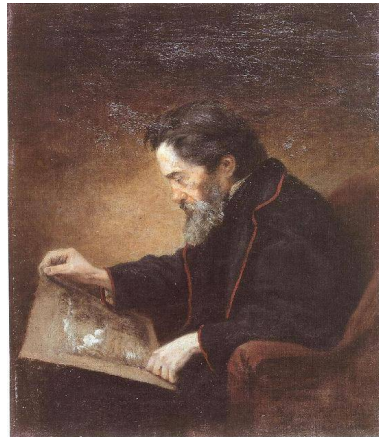
Au Salon de 1869, ce fut *L'Espace*, tableau peint près de La Queue-les-Yvelines, lors d'un séjour du peintre à Millemont.

Enfin, en 1870, sur la proposition de Maurice Richard, ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts, Chintreuil reçoit la consécration suprême de son talent : il est décoré de la Légion d'honneur.

Pont-de-Vaux s'intéressait maintenant à son illustre enfant. La municipalité lui demanda un portrait de lui, pour le placer dans la salle des séances, à côté des portraits des autres célébrités de la localité, parmi lesquelles le général Joubert. Bien entendu, ce fut Jean Desbrosses qui se chargea de l'exécuter.

Il est à signaler que pendant la période de sa résidence à Septeuil, outre plusieurs séjours à Millemont, Chintreuil s'est rendu à diverses reprises au bord de la mer, notamment à Boulogne, Fécamp,

Dieppe. Ce n'étaient pas là de simples excursions. L'album consacré au peintre signale vingt-six toiles peintes au bord de la mer et dans le nord de



Portrait de Chintreuil par Jean Desbrosses

la France. On peut citer notamment *le Coucher de soleil à Fécamp* et *Marée basse à Saint-Valéry-en-Caux*.

Chintreuil a donc été aussi un peintre de marine. Comme on le voit, il pouvait et savait varier son talent.

*

**

Chintreuil passa certainement à la Tournelle le terrible hiver 1870-71. On voit en effet par son tableau *le Chemin des Tournelles*, qu'il était encore sur place en septembre 1870. Ensuite, en plein hiver, il peignait plusieurs tableaux sur le village de Courgent, effet de neige. En ce même hiver 1870, il exécutait une demi-douzaine de dessins représentant également Courgent sous la neige. Enfin, au mois d'avril 1871, il peignait (sur toile!) sa propre maison.

Le Salon de 1871 n'eut pas lieu à cause des événements. Mais à celui de 1872, nos deux amis présentèrent plusieurs œuvres.

*

**

Le chemin de la gloire était large ouvert à Chintreuil, et Desbrosses suivait, attentif et dévoué, dans son modeste sentier.

Oui, les choses avaient bien changé depuis 1863, l'année décisive dans la carrière de Chintreuil. Mais que d'efforts et de douleurs pour arriver enfin au succès, un succès combien légitime. Ainsi que l'écrit un de ses amis, A. de la Fizelière :

« Il acheta au prix de vingt-cinq années d'un travail incessant et acharné les dix années de succès et de bien-être relatif qui viennent enfin couronner son long martyre. »

Et le même auteur ajoute un peu plus loin :

« Les hommes de cette trempe, s'ils combattent pour une religion, deviennent des martyrs ; à la guerre, ils sont des héros ; dans les arts, ils montent glorieusement au rang des maîtres. »

Oui. désormais Chintreuil est un maître dans son art. Personne n'oserait le lui contester en face.

*

**

1873 est l'année cruciale pour Chintreuil, celle où il devait expirer sur son triomphe.

L'année était à peine commencée, on était le 9 janvier, que dans la nuit le peintre a une crise d'étouffement et vomit le sang. Aussitôt le docteur Martin accourt. Des remèdes énergiques ont quelque effet et la crise passe, mais laissant le malade affaibli.

Chintreuil sent que la fin est proche. Mais pourtant il pense au prochain Salon, et il ne veut pas quitter ce monde sans avoir produit son œuvre suprême. Tant pis si c'est un défi à la mort. Il fera reculer la mort à force de volonté. Il se traîne de son lit à son chevalet, chaque fois que la maladie lui laisse un moment de répit, jusqu'à ce qu'il ait achevé ce chef-d'œuvre: *Pluie et Soleil*, où la lutte de la lumière et de l'ombre symbolise la lutte de la vie et de la mort qui se passe en lui.

Le tableau enfin achevé fut envoyé au Salon, ainsi que *Marée basse*, l'un des derniers tableaux peints au bord de la mer. Le peintre eut la joie, lors d'une visite combien épuisante pour lui, de les voir exposés au salon d'honneur.

Cependant le docteur Martin, de plus en plus alarmé de l'état de celui qui n'était pas pour lui un client mais un ami, estima qu'il lui serait profitable d'aller faire une cure aux Eaux-Bonnes et à Arcachon. Il espérait que la cure et le changement d'air opéreraient une réaction favorable. Malheureusement il n'en fut rien, car les fatigues du voyage déterminèrent une fièvre qui ne permit pas de commencer le traitement.

Tout au contraire, il tomba dans un tel état de faiblesse que le pire était à craindre. «Partons, dit-il à Jean, je veux mourir à la Tournelle.» Il fallut de vrais prodiges à Jean Desbrosses pour ramener son maître presque moribond jusqu'à leur maison.

C'est avec consternation que M^{me} Desbrosses vit revenir le vieux peintre plus malade qu'il n'était parti. Elle l'entoura aussitôt des soins les plus prévenants. De fait le malade semble aller mieux, l'espoir renaît. Hélas, ce n'était qu'une dernière flamme. Le 8 août 1873, à 10 heures du soir, Chintreuil expirait. Il n'avait pas atteint soixante ans.

Une dernière joie avait été refusée à l'artiste. Son tableau *L'Espace*, présenté à l'Exposition Universelle de Vienne, y avait été primé d'une médaille d'or. Mais la nouvelle en arriva trop tard à la Tournelle.

Chintreuil n'avait pas de proches parents. Il fit Jean Desbrosses son légataire universel. C'est ainsi que celui-ci se trouva possesseur des centaines de tableaux et dessins qui n'avaient pas trouvé preneur.

Il se passa alors quelque chose d'extraordinaire. Le dévouement du jeune peintre – il avait alors trente-huit ans – ne s'arrêta pas avec la mort de son maître. Il considéra comme son devoir, un devoir sacré, de faire rendre à Chintreuil mort, toute la justice qu'il estimait ne lui avoir pas été rendue de son vivant. Pour cela, il ne ménagea ni son temps, ni sa peine, ni l'argent qui put lui revenir. Tous les trésors de dévouement dépensés jusque-là n'avaient pas été épuisés, ils allaient ruisseler à pleines mains.

Pour commencer, il commanda un monument durable, digne de la mémoire du peintre défunt. Ce tombeau existe dans le cimetière de Septeuil.

L'Institut avait été la bête noire de Chintreuil, le saint des saints interdit à l'infidèle. Jean Desbrosses jure de faire éclater la gloire du maître jusque dans l'ancre où avaient régné ses détracteurs les plus acharnés. Il va trouver le directeur de l'école des Beaux-Arts, il l'argumente, il l'assiege, il le convainc. Une exposition des œuvres de l'artiste défunt est organisée dans cette école fameuse. Elle a lieu du 25 avril au 15 mai 1874. Pour la première fois, le public a une vue d'ensemble de l'œuvre de Chintreuil. 228 tableaux et 39 dessins du maître sont rassemblés, exposés, admirés. Quelle belle victoire!

Mais en même temps Desbrosses entreprend une œuvre plus durable. Une exposition passe, ne laisse que le souvenir. Ce qu'il fallait, c'était un livre, un beau livre, qui reproduise par l'image et par le texte, l'œuvre du peintre. C'est ainsi qu'a vu le jour, en cette même année 1874, un très bel album intitulé: «*La vie et l'œuvre de Chintreuil*», par A. de la Fizelière, Champfleury, F. Henriet, 40 (planches d') eaux-fortes, chez Cadart, Paris.

Ce catalogue, qui part de 1846, ne mentionne pas moins de 463 tableaux, 39 dessins, 9 œuvres diverses. L'ouvrage est précédé d'une préface de Jean Desbrosses.

Ce n'est pas tout. Le Salon annuel allait ouvrir ses portes. Desbrosses pense à cet article du règlement qui dit que les ouvrages d'un artiste décédé après le Salon précédent peuvent être présentés. Il entreprend les démarches nécessaires, et c'est ainsi qu'au Salon de 1874 on put voir exposées trois œuvres du peintre défunt: *le Bruly*, *le Bosquet aux chevreuils*, tableau maintenant au Louvre, et la *Route blanche*.

Cependant Desbrosses n'a pas l'intention de garder pour lui seul la collection des œuvres du maître. Il met de côté celles auxquelles il tient le plus, et au début de 1875 il organise à l'Hôtel Drouot une vente, dite vente Chintreuil. Elle portait sur 141 tableaux et 57 dessins. Desbrosses ne négligea rien pour que ce fût un grand succès. Plus les tableaux se vendraient chers, plus la gloire de Chintreuil serait grande !

Et pour un succès c'en fut un. La vente dura deux jours, les jeudi 4 et vendredi 5 février 1875. Elle rapporta la somme vraiment remarquable de 136 788 F. Voici quelques prix parmi les plus élevés :

Les Fonds d'Igny au printemps (4 000 F);
Sentier dans le bois, dit le Bruly (3 100 F);
Les vapeurs du soir (4 900 F);
Le soleil boit la rosée du matin (5 600 F);
La vallée de Courgent au soleil couchant (3 000 F);
L'entrée du village de Courgent, effet de neige (3 300 F);
La Route blanche (4 680 F);
Les champs aux premières clartés (9 800 F).

C'est ce dernier tableau qui bat le record du prix dans cette vente. Nous rappelons qu'il avait été refusé au Salon de 1863.

À l'Exposition Universelle de 1878, à Paris, deux tableaux de Chintreuil, qui avaient eu déjà les honneurs du Salon, l'un en 1869, l'autre en 1874, sont réexposés : *L'Espace* et *le Bosquet aux chevreuils*.

Mais déjà l'œuvre suprême de glorification du peintre se préparait.

Un homme politique et orateur célèbre alors, Ricard, avait émis l'idée d'une statue élevée à Chintreuil dans sa ville natale. La municipalité de Pont-de-Vaux donna aussitôt son accord. Une souscription fut ouverte et rapidement couverte, et Jean Desbrosses s'engagea à payer tous les frais. Le buste du peintre, taillé dans la pierre, fut exécuté par un statuaire de talent, M. Baujault, tandis que le piédestal fut confié à l'architecte Bruneau.

Les fêtes d'inauguration eurent lieu à Pont-de-Vaux le 5 mai 1879, le lendemain de la fête patronale, quelques jours avant le 65^e anniversaire de la naissance de l'illustre peintre, en présence de nombreuses notabilités et d'une foule immense. C'est ainsi que Chintreuil, parti il y avait 41 ans, pauvre et inconnu, mais plein d'espoir, revint en effigie pour résider glorieusement parmi les siens.

Jean Desbrosses, héros vivant du jour, compagnon dévoué et disciple chéri du maître, était à l'honneur. Il prononça un discours volontairement

bref, où il rappela les mérites et les luttes du défunt. C'est le docteur Aimé Martin qui se chargea de rappeler en détail à ses compatriotes, ce qu'avait été la vie de celui qui venait d'être le plus illustre d'entre eux.

*
**

Cependant, après la mort de Chintreuil, Jean Desbrosses quitte la maison de la Tournelle, où le vide était trop grand. Il abandonne aussi le genre des paysanneries. Il a été à trop bonne école pour ne pas connaître l'art du paysagiste. Mais toujours mû par le même scrupule de n'être pas imitateur, il se fait peintre de montagne. Il parcourt les Ardennes, le Jura, la Savoie, l'Auvergne. Il continue à envoyer ses œuvres au Salon.

Il obtient en 1882 une médaille, et de même en 1887. En 1889 c'est aux États-Unis qu'il obtient une médaille d'argent. C'est une brillante carrière de peintre paysagiste qu'il parcourt.

Il a tant fait pour Chintreuil qu'il semble qu'il ne puisse faire davantage. Et pourtant non, il rêve à la gloire suprême pour un peintre : voir Chintreuil entrer au Louvre. N'était-ce qu'un rêve ? Non, en 1884 il se réalise. L'Administration des Musées lui propose l'achat de *Pluie et Soleil*, le dernier tableau peint par le maître. Prétextant la faiblesse de ses ressources, elle en offrait 10 000 F. « Je suis pauvre, répondit Desbrosses, mais je ne veux pas qu'il soit dit que l'œuvre capitale de Chintreuil n'a été payée qu'un prix dérisoire : je vous la donne ! »

En 1892, Jean Desbrosses perd sa femme. Elle va là-bas, à Septeuil, rejoindre le grand isolé.

En 1905, il est décoré de la Légion d'honneur. Il avait magnifiquement rempli sa vie. L'année suivante, le 7 mars, il mourait à Paris, dans sa soixante et onzième année. Ce fut son tour de prendre le chemin du cimetière de Septeuil, afin d'y rejoindre pour l'éternité les deux êtres qu'il avait le plus aimés.

*
**

Maintenant que nous en avons fini avec la partie biographique, revenons un peu sur l'œuvre de Chintreuil.

Celle-ci est considérable. Elle comporte près de 500 toiles, dont beaucoup n'ont pas été vendues du vivant de leur auteur. Certes, dans le nombre, il n'y a vraiment que quelques dizaines de toiles – dont celles qui ont été présentées dans les Salons – qui sont de grandes œuvres, et parmi

elles des chefs-d'œuvre. Mais si elles suffisent à assurer la gloire durable du peintre, les autres ne sont pas négligeables car toutes ont été faites avec le même soin scrupuleux et sont les œuvres d'un maître.

Ce qui est particulièrement intéressant, c'est la liste des tableaux peints par Chintreuil dans le Mantois. Celui-ci, et surtout le canton de Houdan, a été, en dehors de quelques excursions, le champ d'action du peintre pendant ses seize dernières années, celles où son talent s'est définitivement affirmé.

Cette liste se trouve heureusement dans le bel album de 1874. La période septeuillaise comporte 250 tableaux (y compris ceux faits à Millemont). Si beaucoup de ces tableaux ne portent pas d'indication de lieu - on peut croire que la plupart ont été faits à la Tournelle et dans ses environs immédiats - un assez grand nombre de ces œuvres ont été par bonheur localisées.

C'est naturellement la Tournelle qui vient en tête, son nom est signalé pour plus de 40 tableaux. Courgent, naturellement aussi, vient aussitôt après, avec une vingtaine de tableaux, y compris des lieux-dits.

On trouve ensuite Montchauvet (7 fois), Carnette (4 fois), Mulcent (3 fois), le bois aux Roches (3 fois), Septeuil n'est mentionné que deux fois, ainsi que le bois du Billoux, le ruisseau du Paity, le hameau des Gredoux.

Un certain nombre de localités et de lieux-dits ne sont mentionnés qu'une fois. En voici la liste, dans l'ordre chronologique :

Orvilliers, Garancières, la Mare-aux-Clercs, la ruine de Binanville, Saint-Corentin, Orgerus, Rosay, Gambais, Lépière, Dammartin, Taciognières, Hacourt, la source de la Vaucouleurs, la mare Cibeau.

Enfin Chintreuil a séjourné plusieurs fois au château de Millemont, canton de Montfort-l'Amaury, chez M. Maurice Richard, sénateur et ministre, qui l'avait pris en amitié. L'album ne signale pas moins de 18 tableaux faits à Millemont, certains dans le parc du château.

*

**

Où sont maintenant les œuvres de Chintreuil? Elles sont dispersées, évidemment, dans un grand nombre de collections privées. C'est ainsi qu'une personne de Pont-de-Vaux possède une dizaine de tableaux de son compatriote.

Le musée du Louvre possède trois œuvres capitales: *L'Espace* (Salon de 1869), *Pluie et Soleil* (Salon de 187') et *le Bosquet aux chevreuils* (Salon de 1874), ainsi que plusieurs autres tableaux.

Une vingtaine de musées de province sont signalés comme possédant une ou plusieurs œuvres de Chintreuil. En voici la liste, sauf changement ou omission:

Amiens, Angers, Bourg, Bourgoin, Cambrai, Clamecy, Dijon, Douai, Lille, Mâcon, Mende, Montpellier, Mulhouse, Niort, Orléans, Reims, Rochefort, Rouen, Tourcoing, Troyes.

Enfin, à Pont-de-Vaux même, patrie du peintre, le musée local possède une dizaine de ses œuvres, parmi lesquelles *Marée basse à Saint-Valéry-en-Caux*.

À l'étranger, on signale un tableau à Francfort-sur-le-Main.

*

**

Le cimetière de Septeuil est en hauteur, sur un plateau. La tombe est au fond, face à l'entrée. Le maître et le disciple reposent là, côte à côte, unis pour toujours dans le calme de la mort comme ils l'avaient été si longtemps dans les traverses de la vie. M^{me} Desbrosses, épouse de l'un et garde-malade de l'autre, y est également inhumée.

Le monument, signé par Charles Levé, et daté de 1874, est simple. Une grande stèle porte en haut les noms, dates et médaillons des deux peintres. En dessous est sculptée une scène allégorique.

Quelle sublime spectacle offrent ces deux artistes par leur inaltérable amitié, quel exemple pour les jeunes générations! L'un, consacrant jusqu'à la mort le peu de force que la maladie lui laissait, à son idéal de beauté, l'autre, sacrifiant son indépendance, se dévouant sans compter à celui qui fut son père spirituel, et sans que le deuil qui les sépara ait mis fin à son dévouement. De tels exemples sont rares en vérité.

*

**

Chintreuil! Septeuil! Ces deux noms étaient pour aller ensemble. Ils se sont rencontrés et pour l'éternité. Septeuil a connu dans ses murs un moment du génie humain. Chintreuil a fait pour toujours sa demeure de ces lieux où son âme a touché l'Idéal. C'est ainsi que le Mantois s'honore d'avoir inspiré, et d'abriter encore, un peintre dont la renommée a été très grande, et dont le nom et l'œuvre gardent une place honorable dans le do-

maine des arts. Mais ce nom, mais cette œuvre étaient fâcheusement oubliés là-même où ils auraient dû être le mieux connus et honorés. C'est pourquoi il convenait que près d'un siècle après la mort de Chintreuil, un de ses compatriotes vienne soulever un moment le voile d'un injuste oubli. Puisse ce voile ne pas retomber et laisser voir le feu immortel qui brille fixement sous la cendre du temps¹.

*
**

Au cours de la discussion qui suivit cet exposé, M. Walter fit connaître un document très intéressant car il nous montre combien Émile Zola avait d'estime pour l'œuvre de Chintreuil. Voici ce qu'il en disait :

«Voilà trois artistes que la mort nous a ravis: Courbet, Corot et Daubigny. Cependant pour être complet, je nommerai après eux Henri Regnault et Chintreuil; ni l'un ni l'autre n'est parmi les vivants. Ils occupaient une place secondaire, mais à l'heure présente ils auraient passé au premier plan s'ils étaient demeurés en vie.

.....

«Chintreuil fut, paraît-il, un élève de Corot, s'intéressant à des impressions qui échappent en partie au pinceau; par exemple, une aurore trempée de rosée, ou bien un orage, ou un rayon de soleil filtrant à travers la pluie, ou un coup de vent dans un bois. On a longtemps mis en doute et nié *son talent*, mais *en réalité il est considérable*. Certaines de ses toiles sont magnifiques: la nature revit en elles avec ses sons, ses parfums, ses jeux d'ombre et de lumière. Par malheur, les deux tableaux échus à l'exposition ne peuvent pas compter parmi ses meilleurs. L'un d'eux, *L'Espace*, une vaste plaine de dix kilomètres de circonférence, avec des villages dorés par le soleil, des bois, des coteaux, des champs innombrables, témoigne cependant d'une certaine largeur. On sent là un peintre qui s'évertue à surpasser les chefs de l'école naturaliste de paysage et qui, tout en demeurant un copiste fidèle de la nature, a tenté de la surprendre dans un de ses moments spéciaux et difficiles à transcrire.

.....

«Voilà donc tous les morts illustres. Ils ont révolutionné l'art, et ils ont presque tous été portés en terre alors que les représentants de la peinture classique, leurs rivaux, restaient toujours vivants...»²

¹ Les personnes que le sujet intéresse trouveront sa bibliographie dans une autre étude de M. Decour - étude qui paraîtra, en 1964, dans le bulletin de la Société des Naturalistes et Archéologues de l'Ain (siège social à Bourg-en-Bresse).

² *L'École française de Peinture à l'Exposition de 1878*. (Article publié dans *Le Messager de l'Europe*, juillet 1878 (en russe), traduit en français et publié par Hemmings et Niess, *Émile Zola, Salons, Droz et Minard*, 1959, p. 199-222.)